

REVUE SCIENTIFIQUE

(REVUE ROSE)

DIRECTEUR : M. CHARLES RICHEL

NUMÉRO 24

TOME XLV

14 JUIN 1890

PSYCHOLOGIE

Les maladies de l'imitation.

I.

Qu'est-ce que le rapport social de deux organismes, à l'exclusion des relations simplement mécaniques, physiques, physiologiques, qu'ils peuvent avoir entre eux, telles qu'une contagion épidémique, par exemple, ou l'étouffement d'un homme dans une foule trop compacte? Élémentairement, c'est une action d'un cerveau sur un autre cerveau; action qui doit commencer, naturellement, par être unilatérale avant d'être réciproque, et par être immédiate et directe avant d'être indirecte et médiata. Nous savons, d'ailleurs, par l'étude approfondie de l'hypnotisme dans ces dernières années, à quelle profondeur descend et pénètre dans l'intimité des tissus, en certains cas exceptionnels, cette action d'un esprit sur un autre esprit; d'où nous pouvons induire que, dans tous les cas, même les plus ordinaires, elle est plus profonde qu'elle n'en a l'air, et comporte une large part d'inconnu. Mais toute action d'un cerveau sur un autre est-elle de nature sociale? Non; le lion et son dompteur ne sont point associés, ni même le maître et l'esclave, aussi longtemps du moins que l'esclave obéit par force et que sa servitude n'est point volontaire, ce qui d'ailleurs finit toujours par arriver. Quand elle est volontaire, il est vrai, une sorte d'association unilatérale, incomplète encore, commence à s'établir entre le maître et lui; qui sait

même? entre le dompteur et le lion, si celui-ci subit la fascination quasi hypnotique de celui-là. Pourquoi? Parce que l'idée du maître, la volition du maître ont passé dans l'âme de l'esclave, l'idée et la volition du dompteur dans celle du lion, comme un modèle passe dans sa copie. Il y a eu là imitation interne, inconsciente ou consciente n'importe, comme, lorsque l'esclave reproduit les gestes, l'allure, l'accent du maître, il y a imitation extérieure.

Voilà, bien élémentairement, le rapport social cherché (1). Le caractère d'être *imitatif* est le propre de tout acte vraiment social, à l'exclusion de tous autres. Plusieurs êtres appartenant à des espèces identiques ou différentes peuvent être utiles les uns aux autres, avec ou sans réciprocité, et former de la sorte, soit par l'union sexuelle, soit par l'allaitement, soit par la domestication ou le parasitisme, ou la réduction en esclavage, des agrégats de diverse nature. Mais, tant que la manière dont ils se rendront service ne consistera point en pensées et en actions enseignées, c'est-à-dire modelées sur des pensées et des actions semblables, émanées de l'un d'eux et communiquées aux autres, ou transmises aux uns et aux autres par imitation de quelque auteur commun mort ou vivant, leur liaison n'aura rien de sociologique. Au contraire, dès que la condition indiquée viendra à être remplie, et elle le sera quand ils parleront la même langue ou des langues parentes, quand ils professeront la même religion ou des religions de même origine, ou adopteront le même *credo* philosophique, ou auront reçu une commune éducation scien-

(1) Je renvoie, pour le développement de ce point, à mon livre sur les *Lois de l'imitation*, étude sociologique (Alcan, 1890).

tifique, industrielle, artistique, ils auront beau se combattre au lieu de s'entraider, ils auront beau rivaliser et se haïr au lieu de se concerter et de s'aimer, la sociologie aura à s'occuper de leur relation. La similitude imitative est si bien le fondement caractéristique du lien social (quoiqu'elle ne suffise pas à produire la cohésion sociale, la nation, l'État), que chacun de nous se sent lié plus étroitement avec ses collègues et ses confrères de la même administration, de la même industrie, du même art, c'est-à-dire avec ses rivaux pourtant et ses adversaires, qu'avec ses fournisseurs ou ses clients. Ce devrait être l'inverse, si société voulait dire avant tout et uniquement mutuelle assistance. En général, plus on se ressemble et plus on se heurte et se nuit; plus on diffère et plus on est apte à s'entre-servir. Les économistes, s'ils poussaient à bout leur théorie de la division du travail et de la spécialisation des aptitudes, nous ramèneraient tout droit au régime des castes, qui est le *nec plus ultra* de la mutuelle exploitation utilitaire des hommes par les hommes, — aussi bien, parfois, des classes supérieures par les inférieures que de celles-ci par celles-là. Mais, en dépit des avantages économiques attachés à cette différenciation graduelle des professions et des classes, la civilisation nous conduit à leur fusion progressive, et, au risque de compromettre l'ordre social, elle fortifie ainsi, malgré tout, le lien social. Il n'en est pas moins vrai que, des ressemblances imitatives une fois formées entre les hommes, cellules d'un même tissu social pour ainsi dire, il reste à organiser ces divers tissus en les employant à la poursuite d'un but commun. De là la difficulté du problème que les nations ont à résoudre. Il s'agit pour elles de rendre les concitoyens de plus en plus semblables les uns aux autres, tout en leur permettant de s'utiliser réciproquement de plus en plus; il s'agit pour elles, en d'autres termes, de concilier avec un maximum d'exploitation mutuelle un maximum d'imitation mutuelle, deux choses qui cependant paraissent s'exclure de prime abord. Il n'est pas de société, petite ou grande, qui ne se soit persuadé un jour ou l'autre, toujours illusoirement en définitive, avoir résolu ce problème ardu, mais seulement dans quelque coin privilégié, signalé ensuite à l'admiration ambiante et imité pour son malheur. Tous les peuples ont cherché à réaliser, dans une communauté de choix, dans une élite qui a le plus souvent affecté la forme d'une communauté religieuse, où l'imitativité sévit à l'état aigu avec une intensité superlative, la vie idéale telle qu'ils l'ont comprise à raison de leurs idées et de leurs besoins. En Grèce, c'était la confrérie des mystères d'Orphée, où tous les initiés étaient égaux et semblables autant que solidaires; au moyen âge, les couvents, plus tard, la chevalerie, ou bien l'élite albigeoise qui s'intitulait les *Parfaits*. En Polynésie, c'est la secte des *Aréoi*, association étroite, essentiellement érotique, sur laquelle on peut voir de piquants détails

dans Letourneau (*Évolution de la morale*). Dans notre Europe moderne, c'est le groupe des courtisans qui entouraient un monarque à certaines époques de plaisir. Peu à peu, par imitation, ce groupe s'est grossi ou reflété dans des groupes inférieurs et plus vastes; et, bien que ce cercle se soit déformé en s'élargissant, quelque chose de sa courbure première subsiste encore en chacun de ses dérivés actuels. Le *corteggiano* dont Castiglione (xv^e siècle) nous trace (1) le portrait dans son *Dialogue* s'est reproduit dans le *gentilhomme* français du xvi^e siècle, dans l'*honnête homme* du xvii^e, dans l'*homme bien élevé* de nos jours; autant d'expressions équivalentes, dont la compréhension croissante, au point de vue du nombre des personnes auxquelles elles s'appliquent, montre le progrès continu de l'imitation depuis le commencement de l'ère moderne.

L'impressionnabilité imitative, la sociabilité proprement dite, est une de nos propriétés cérébrales les plus caractéristiques, les plus merveilleuses et les moins connues. J'ai déjà parlé de l'hypnotisme. On n'eût jamais cru, avant les expériences auxquelles il a donné lieu, qu'une cervelle humaine fût à ce point malléable et maniable par autrui, intangiblement et invisiblement. Je ne veux pourtant pas, poussant à bout l'idée de la *suggestion sociale*, voir en tout homme un hypnotisé mû par la volonté de ses ancêtres ou de ses contemporains, magnétiseurs collectifs. Mais si, malgré bien des analogies (2), ce point de vue est inacceptable à la lettre, il nous aide à comprendre le sens caché, le sens vraiment pathologique, qu'il convient de donner au mot *prestige* par lequel nous expliquons tant bien que mal le pouvoir fascinateur exercé par un homme sur ses semblables. Toutefois, il n'est pas nécessaire qu'un homme soit doué de cette sorte d'empire occulte pour produire sur ses compatriotes un effet pareil, au degré près. La preuve en est fournie par cet état psychologique et physiologique singulier dont la singularité ne nous frappe que lorsqu'il se prolonge au delà de l'adolescence ou de la jeunesse, mais par lequel nous avons tous passé, normalement, dans notre enfance et à notre première entrée dans une cour de collège ou dans un salon : l'intimidation.

Il y a, entre l'intimidation et l'hypnotisation, à laquelle pourtant on peut la comparer pour l'expliquer, des différences remarquables. L'hypnotisation est l'action prestigieuse d'une individualité privilégiée sur une autre ou sur d'autres. On a vu parfois un fascinateur endormir à la fois dix, vingt, trente sujets. À l'inverse, l'intimidation est l'action prestigieuse, non moins perturbatrice d'ailleurs et paralysante dans certains cas, d'un groupe d'hommes sur un seul homme (3). Ce der-

(1) Voir à ce sujet *Boccace*, par Henri Cochin (1890).

(2) Voir mon livre ci-dessus cité, p. 86 et suiv.

(3) Quand un homme est à lui seul aussi intimidant qu'un grand auditoire, par exemple Napoléon I^{er}, il est né despote.

nier effet, comme on peut le remarquer aisément si l'on est né *timide* (ce qui ne veut pas dire craintif), est produit beaucoup moins par la qualité des personnes rassemblées que par leur nombre. La foule, dont la vue intimide le jeune orateur balbutiant devant elle, est un être impersonnel, ce semble, une collection d'individus dont aucun séparément n'intimiderait le moins du monde sa victime actuelle. On le dirait du moins. Mais il n'en est rien. Cet effet d'ensemble, en apparence impersonnel, n'est qu'une addition d'effets élémentaires exercés par des personnes; et cela est si vrai que tel myope, non intimidé s'il voit son auditoire à travers son brouillard visuel où nulle physionomie ne se distingue, se trouble dès qu'il a mis son lorgnon sur le nez. Cela ne prouve-t-il pas que chacune de ces physionomies, isolément, a son action intimidante, à un degré, il est vrai, insuffisant pour être senti? Ici pourrait se poser un problème analogue à celui que les scolastiques ont agité sur le point de savoir combien il faut perdre précisément de cheveux pour commencer à mériter l'épithète de chauve. Un jeune homme doit parler devant cinq personnes, il ne paraît pas intimidé; devant cent personnes, il le sera. Mais si le groupe des cinq premières s'est régulièrement grossi, à quel chiffre précis l'intimidation du malheureux a-t-elle eu lieu? Cela dépend de bien des conditions, et je n'entrerai pas dans leur détail. Je ne rechercherai pas non plus si l'intimidation croît comme le *logarithme de son excitation*, c'est-à-dire du chiffre des personnes dont le rassemblement intimide. Elle me semble croître d'abord plus vite, puis moins vite. Mais peu importe. Il est certain que ce phénomène est graduel, et je n'en veux pas davantage pour être autorisé à conclure que tout homme, plus ou moins, exerce sur tout homme ce pouvoir impressionnant. Or l'intimidé est éminemment suggestible, c'est-à-dire plastique mentalement, *modelable* au gré des exemples ambiants.

Comment se fait-il qu'aucun physiologiste n'ait encore songé, avec le sphygmographe, l'esthésiomètre, etc. en mains, à analyser l'état physique de l'intimidé? A coup sûr, il en vaudrait la peine. Pâleur ou rougeur subite du visage, sueurs, palpitations, embarras de la parole et paralysie des gestes, sont des symptômes bien connus. Nerfs, muscles, charpente osseuse, circulation, respiration, tout est modifié profondément par la simple convergence de quelques regards sur un visage. Et remarquons que l'effroi, la crainte, l'espoir, l'admiration, l'amour, ou tout autre sentiment, n'entrent pour rien, essentiellement, dans ce phénomène. C'est une émotion dont le caractère est d'être tout à fait désintéressée. C'est une pure action de présence. Il y a là quelque chose de spécifique. — Allons plus loin : la présence même du groupe intimidant peut n'être pas nécessaire, ou peut cesser de l'être. Puisque, suivant nos psychologues, l'image, l'idée, le souvenir d'une sensation en est la

reproduction affaiblie, nous devons croire que l'idée seule d'un groupe d'hommes qui nous a antérieurement intimidé suffit à nous intimider, plus faiblement il est vrai. Cette intimidation de reflet est de beaucoup la plus importante. C'est à elle qu'il faut attribuer les fléchissements intellectuels des penseurs qui, même dans leur cabinet, subissent à leur insu la fascination d'un public spécial ou de l'opinion populaire, et, à plus forte raison, ces capitulations de conscience, ces lâches complaisances de cœur ou d'esprit, ces aplatissements devant le succès, ces passives obéissances à des mots d'ordre tyranniques, qui, à certains moments, signalent la dépression générale des caractères. On a beau être dispersés chacun chez soi, on se sent proches, et chacun, en songeant à tous les autres, est intimidé à la pensée de se mettre en opposition ou en dissidence avec cette foule qui le submerge et le subjugue.

En effet, l'intimidation naît du sentiment qu'on a d'être étrange en quelque chose et du besoin de mettre fin à cette étrangeté en revêtant la livrée commune. Un enfant, un homme est intimidé, quand, par son costume, par son accent, par ses manières, ou mieux par ses croyances et ses sentiments, il se croit dissemblable au public qui le regarde ou qui l'écoute. Tel, dans une réunion électorale, un homme seul de son bord; telle, parmi des femmes galantes, une honnête femme égarée; ou, parmi d'honnêtes femmes, une femme galante. Ou bien, on est intimidé quand, par l'opinion orgueilleuse ou vaniteuse qu'on a de soi-même et que les spectateurs ne partagent pas, on se sent isolé. Mais l'intimidation n'est pas seulement l'impressionnabilité excessive, malade, de l'amour-propre, elle est aussi l'impressionnabilité non moins extrême de la volonté, du jugement, du cœur. Toutes les facultés sont troublées, et, avec elles, tous les organes, parce qu'elles ressentent le contact et la contagion déjà subjugante des amours-propres, des volontés, des jugements, des cœurs présents, en partie dissonants. Alors, entre le désir de se distinguer et le besoin de sympathiser, entre l'orgueil sauvage et l'instinct social, entre la liberté propre et l'autorité de tous, il y a conflit, et les progrès de l'intimidation marquent le triomphe croissant de la société sur l'individu qu'elle dompte. Quand la victoire est achevée, l'intimidation cesse, mais elle est remplacée par ce qui a l'air d'être son contraire et, en réalité, est son effet : la parfaite aisance d'un homme qui se meut dans son milieu comme chez lui, parce qu'il se sent en communion absolue d'idées, de désirs, de dehors, avec cette atmosphère humaine qu'il respire constamment et inconsciemment. Il n'est plus intimidé, il ne se souvient même plus de l'avoir été, il a oublié cette *crainte révérentielle* que, sous une forme quelconque et à un degré quelconque, le plus effronté des enfants n'a pas manqué de ressentir pour quelqu'un de ses parents, de

ses maîtres, ou encore mieux de ses condisciples; mais, de cette crise à laquelle nul n'échappe, de ce défilé angoissant qui est la porte d'entrée nécessaire de la vie sociale, il n'est sorti que révolutionné à fond dans tout son être moral. Ce qui le caractérise à présent, comme ce qui caractérise l'hypnotisé, c'est une disposition permanente et parfois morbide à recevoir l'empreinte d'autrui, c'est une complaisance inconsciente et incurable pour les opinions et les caprices d'autrui, penchant qui le pousse parfois, comme il pousse tant de somnambules, à dissimuler ses inclinations propres pour simuler des goûts, des sentiments, des idées conformes à ceux de la coterie plus ou moins large dans laquelle il vit.

Il y a deux manières, pour l'intimidé, en présence d'un auditoire, de mettre fin à l'étrangeté, à la dissemblance dont il a le sentiment : c'est, ou de se conformer à la manière d'être de cette foule, en flattant ses penchants, ses préjugés, sa vanité, ou de la conformer au contraire à sa manière d'être à lui, de lui faire partager ses idées, ses vœux, et l'opinion avantageuse qu'il a de lui-même. D'ordinaire, suivant le conseil éternellement vrai de la vieille rhétorique, l'orateur habile emploie ces deux procédés successivement, le premier d'abord, puis le second. Par quelques mots d'exorde insinuants et flatteurs, il se fait applaudir; et, dès ce premier applaudissement qui atteste sa consonance avec le public, sa timidité s'évanouit; son geste, son attitude, sa prononciation, sa diction, se fortifient et se modifient, et bientôt, de magnétisé il devient, s'il est éloquent, magnétiseur... Grande maladie de l'imitation, en vérité, que cette puissance oratoire, dans bien des cas! Maladie double, où il faut distinguer, d'une part, la contagion de l'orateur sur chacun de ses auditeurs, et, d'autre part, la contagion de ceux-ci les uns sur les autres; car ils s'entre-communiquent l'effet qu'ils ressentent, et, comme cet effet est le même, ce mutuel reflet en est la multiplication en chacun d'eux.

Chose à remarquer, l'intimidation, cet état qui dispose si puissamment à recevoir la contagion, n'est pas elle-même contagieuse. On n'est pas plus intimidé qu'on ne l'était parce qu'on voit d'autres personnes l'être aussi. Mais il n'en est pas de même des convictions ou des passions quelconques suggérées à l'intimidé, à l'homme social, quel qu'il soit, par son milieu. Or, quand la communication sympathique, quand le renforcement imitatif de ces convictions ou de ces passions s'opèrent suivant un *crescendo* plus rapide ou plus lent, plus étendu ou plus localisé, qu'il ne conviendrait d'après les principes et les buts fondamentaux de la société dont il s'agit, ce sont là vraiment les grandes, les redoutables maladies de l'imitation. Ce n'est pas seulement dans les assemblées qu'elles éclatent, c'est encore dans les rues où passent des manifestations tumultueuses, où se dressent des barri-

ades; c'est parmi des populations éparses, dans de vastes nations engouées de quelque grand homme de pacotille, ou électrisées par la nouvelle télégraphique d'une guerre déclarée, d'une émeute triomphante quelque part. Démêler ici le normal du morbide n'est pas aisé. On ne se compromet pourtant pas beaucoup en avançant qu'un peuple est bien malade au sein duquel les affections d'ordinaire anti-sociales, haine, envie, soupçon, scepticisme, révolte, ambition même, sont beaucoup plus contagieuses que l'amour, l'admiration, la confiance, l'obéissance, le respect de quelque chose et de quelqu'un.

II.

Maintenant, pour nous faire une notion plus large et plus complète de l'imitation et de ses troubles, nous devons essayer d'une comparaison psychologique. L'imitation, phénomène social protéiforme aux mille aspects linguistiques, dogmatiques, rituels, scolaires, professionnels, moraux, esthétiques, est à la société ce que la mémoire est à l'esprit, d'après les psychologues de l'école expérimentale.

On a beaucoup trop comparé l'agrégat social à un organisme (1). Peut-être les services que cette analogie a rendus, quand elle a été poursuivie par de grands esprits, sont-ils compensés par les erreurs et les puérités où elle a conduit leurs disciples. En revanche, il me paraît certain qu'une société ressemble beaucoup à cet organe souverain, tout à fait à part, qu'on appelle le cerveau. Par le côté spirituel de leur fonctionnement, les cellules qui le composent sont en rapport vraiment social, ce qui explique le jour jeté par la sociologie dans les arcanes de la psychologie entendue à la façon des nouveaux psychologues. Nous avons tout lieu de penser que la masse cérébrale est à chaque instant traversée par des courants d'impression qui se communiquent de cellule à cellule, se répètent, se multiplient, s'échangent, s'entre-croisent comme les ondes sonores dans l'air, luttant pour l'apparition ou la réapparition à la conscience. Par toutes les portes du cerveau, par les sens, une foule d'impressions nouvelles — nouvelles jusqu'à un certain point, et en cela comparables aux découvertes, aux innovations de tout genre qui cherchent à faire leur chemin dans le monde — se précipitent pour entrer. Un petit nombre, formant faisceau et système, y réussissent, et, depuis leur point d'origine, se répandent dans le peuple entier des cellules avec une rapidité que les psycho-physiciens ont mesurée parfois. Puis, après un moment d'éclat, comme les découvertes réussies après une période de célébrité, elles retombent dans l'obscurité de l'inconscience; mais

(1) Voir à ce sujet notre étude intitulée : *Catégories logiques et institutions sociales*, publiées dans la *Revue philosophique*.

alors, loin de s'anéantir, grossissent le trésor des souvenirs accumulés, de loin en loin révisés. Or, s'il en est ainsi, nous ne devons pas être surpris que la mémoire, conservation et reproduction des souvenirs (et aussi bien des habitudes, souvenirs d'actes), soit une propriété universelle de toutes les impressions qui ont été une fois conscientes, et, comme telles, ont fait partie de ce que nous appelons l'esprit. En effet, ce ne peut être assurément qu'en se répétant, qu'en se reproduisant incessamment au dedans des éléments cellulaires, que l'impression s'y peut conserver, comme c'est seulement en se répétant, en se propageant d'une cellule à l'autre, qu'elle a pu arriver à la gloire de la conscience et qu'elle pourra y revenir ultérieurement (1). Conscience et mémoire sont donc des phénomènes cérébraux de même nature, des reproductions; ils ne diffèrent que par le caractère intercellulaire ou intracellulaire de celles-ci. C'est précisément la différence que je remarque entre deux formes complémentaires et alternantes de l'imitation, et que, sous le nom d'imitation-coutume et d'imitation-mode, j'ai longuement développée ailleurs. Un esprit vit avant tout de souvenirs et d'habitudes, comme une nation de traditions et de coutumes, de vieux mots, de vieux dogmes, de vieilles institutions, de vieux métiers, de vieilles mœurs. Mais tout ce qui s'est ainsi enraciné coutumièrement a commencé par être une innovation accueillie à la faveur d'une mode, — si l'on me permet d'étendre et de modifier un peu l'acception usuelle de ce terme. La mode, ainsi conçue, est l'aliment intermittent et nécessaire de la coutume. Le penchant à s'engouer des exemples étrangers et contemporains, source des courants de mode en tout ordre de faits, n'est donc pas contraire, autant qu'on pourrait croire, au penchant à se régler sur les us des aïeux. C'est, à

(1) Le cerveau est le siège d'un déplacement incessant de molécules que le cours de la nutrition enlève et remplace avec une grande rapidité. Et, d'après Ribot, c'est à la vitesse même de ces substitutions qu'est due la fixation des souvenirs. En cela, il est d'accord avec les physiologistes, notamment avec Maudsley. « L'effet produit par une impression sur le cerveau, dit ce dernier, y est fixé et retenu parce que la partie, quelle qu'elle soit, qui a été changée par cette impression et est exactement représentée par la partie qui lui succède dans le cours de la nutrition. » — Supposez que la nutrition, c'est-à-dire le renouvellement incessant des cellules cérébrales, n'ait pas lieu, « l'effet de l'impression » s'userait vite, s'épuiserait, le souvenir ne durerait que fort peu de temps. — De même, la société est le siège d'un remplacement incessant des vieux par les jeunes, des anciens par les nouveaux, dans chaque corps de métier ou d'art, dans chaque administration, dans chaque régiment, dans chaque foyer. Et c'est grâce à ce renouvellement, ou plutôt c'est grâce à la transmission imitative, rendue nécessaire par ce renouvellement vivant, que se perpétue avec une quasi-immutabilité chaque découverte ou chaque invention qui vient grossir le trésor du savoir humain ou de l'activité humaine. Sans la communication des procédés, des rites, des dogmes, des idées, des mots, par l'enseignement et l'exemple, toutes ces choses ne tarderaient pas à tomber en désuétude ou en oubli. Leur transmission les fixe. C'est ainsi que les langues, les religions, les sciences, les lois, les métiers, les arts se conservent.

vrai dire, par le jeu alternatif de ces deux dispositions différentes, ou plutôt par les intermittences fécondes de l'un et la continuité salutaire de l'autre, que s'opère le progrès des sociétés, comme le progrès des esprits s'opère par la prépondérance alternative de l'observation et de la réflexion, de la perception et du raisonnement, de l'inglutition d'idées nouvelles et de la rumination d'idées anciennes. Dans cette vie de l'esprit, la mémoire est le fait, non pas unique, mais élémentaire et fondamental. C'est la logique individuelle, la finalité individuelle, comme l'a fort bien montré M. Paulhan dans son profond livre sur l'*Activité mentale* (1), qui règle en général le sort de nos souvenirs, efface les uns, éclaire les autres, et compose avec les souvenirs élus, tous ou presque tous d'accord entre eux, le système de nos états de conscience simultanés ou successifs. C'est la logique sociale, pouvons-nous ajouter, qui règle en général le sort des exemples reçus par mode ou conservés par coutume; c'est elle qui les organise en langues, en religions, en constitutions, en codes, en institutions, en industries, en arts. Mais, si la mémoire et l'imitation sans la logique ou la finalité spontanée qui les emploie seraient incomplètes et inutiles, la finalité sans la mémoire et l'imitation qui lui fournissent sa matière première serait impossible et inconcevable.

III.

Cela posé, on voit l'importance d'étudier cette action de cerveau à cerveau, tantôt volontaire et consciente, tantôt involontaire et inconsciente, comme pour la communication de l'*accent*, que j'appelle imitation; et l'on voit aussi que les études si approfondies des psychologues sur la mémoire peuvent, par analogie ou par contraste, nous servir en cela. M. Ribot a fort bien analysé et expliqué les maladies de la mémoire. Est-ce qu'elles ne seraient pas jusqu'à un certain point comparables aux maladies de l'imitation?

La difficulté ici est de préciser ce qu'il faut entendre par l'imitation normale de même que par la mémoire non malade. La mémoire peut pécher par défaut ou par excès, par *amnésie* (totale ou partielle) ou par *hypermnésie*. Elle a ses amnésies compensées par des hypermnésies; tel est le cas de ces idiots qui ont une mémoire musicale extraordinaire. L'imitation pareillement a ses temps de torpeur ou de fièvre, de paralysie ou de surexcitation. Elle présente, en certains pays, des désuétudes brusques compensées par des frénésies d'assimilation. Mais où commence l'exagération malade de la disposition à se rappeler ou à oublier, à copier ou à ne pas copier autrui? L'oubli, en effet, loin d'être une

(1) Alcan 1889. Voir aussi, dans la *Revue philosophique* de fév. 1890, la belle étude sur la *Concurrence des états psychologiques*, par M. Binet.

anomalie, est une condition de la bonne mémoire ; une grande maladie de la mémoire consiste à ne pas savoir oublier à propos, chose impossible à certains vieillards (1). La mémoire saine suppose beaucoup d'oublis opportuns ; l'imitation saine suppose beaucoup de désuétudes utiles. Mais est-il prouvé qu'il soit utile, par exemple, aux Japonais actuels de *désimiter* leurs pères pour imiter fiévreusement les étrangers européens ? L'avenir décidera. Bien des fois, au cours de l'histoire, on a vu, sous forme religieuse il est vrai, mais peu importe, des conversions de peuples en masse à une civilisation nouvelle. La chrétienté du moyen âge s'est formée et grossie par une suite de ces brusques transformations, de ces sortes de métempsycozes nationales. L'entrée successive des Bulgares, des Polonais, des Russes, de tous les peuples orientaux de l'Europe, dans la République chrétienne, a été accompagnée partout d'une de ces fermentations extraordinaires au spectacle desquels un spectateur philosophe a toujours eu le droit de se demander : Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il s'est trouvé que c'était un bien, puisque l'assimilation ainsi opérée a été durable, qu'elle a été se développant et se consolidant plus tard, et que plus les consciences s'assimilent par le triomphe d'une religion sur ses rivales, prélude à l'invasion des mêmes sciences, puis des mêmes besoins et des mêmes mœurs, plus le champ moral de la justice et de la fraternité, la sphère des droits et des devoirs reconnus, s'élargit sur la terre, à travers tous les combats. Mais combien de fois est-il arrivé que ces enthousiasmes rénovateurs, destructeurs du passé, ont précipité la ruine des États et justifié les prédictions pessimistes des patriotes !

Quand, après l'érosion complète des croyances d'un autre âge, le culte où elles s'exprimaient et qui était leur exposition universelle et perpétuelle, subsiste dans les habitudes des populations, dirons-nous que c'est là une anomalie ? Proposerons-nous des remèdes énergiques ou violents contre cette persistance morbide de rites devenus routines, vêtements vides ou déguisements trompeurs, formules menteuses ou mortes ? Mais tous les peuples qui ont prospéré et duré ont été malades en ce sens, et leur maladie a duré parfois des

(1) Il y a aussi des amnésies spécifiques, limitées à tel genre de souvenirs ; par exemple, aux noms propres, aux dates, etc. Il y a, de même, des incapacités d'imiter qui se bornent à tel ou tel genre d'exemples. On voit des gens qui ont tout emprunté aux pays où ils sont venus s'établir, tout, excepté l'accent. Si modernisée que soit une province, il est rare que, par quelque coutume locale, persistante on ne sait pourquoi, en dépit de tout, parmi beaucoup d'autres bien préférables qui ont disparu, elle ne se montre étonnamment et exceptionnellement routinière. Ici, on a gardé la coiffure traditionnelle, quoique laide, après que l'habit traditionnel, quoique charmant, a été abandonné. Ailleurs, on a gardé des superstitions féroces, telles que le duel, après avoir fait litière des meilleures institutions. Il est des tribus sauvages qui, en contact avec les civilisés, ne leur ont rien emprunté que l'alcoolisme...

milliers d'années comme en Égypte, ou des siècles au moins comme à Rome. Ce qui serait anormal, bien plutôt, ce serait, à l'inverse du phénomène indiqué, la cessation soudaine des fêtes, des processions, des formes sacramentelles d'inhumation ou de mariage, dans un pays ou une province qui aurait gardé, au for intérieur, sa foi religieuse et rougirait de la traduire au dehors ; ce serait surtout de singer les façons et le jargon de nouveaux sectaires avant de s'être pénétré de leur foi. Cela s'est vu à certaines époques révolutionnaires où, par mode, et non sans remords, on a affecté de ne plus paraître ce qu'on était encore et de paraître déjà ce qu'encre on n'était point. On a vu de même, sous l'empire du respect humain, des barbares, restés barbares de cœur, renoncer à tous leurs usages traditionnels, traduction exacte et nécessaire de leurs besoins survivants, et copier les dehors du voisin civilisé avant d'avoir été atteints dans l'âme par le contact de la civilisation. Cette anticipation de l'imitation extérieure sur l'imitation interne a toujours été ce qu'il y a eu de plus superficiel et de moins vivace ; la marche normale est le passage de l'imitation *ab interioribus ad exteriora* (1), d'où il suit que, adoptés les derniers et à titre de conséquences logiques, les exemples externes doivent survivre aux premiers ou en ont le droit un certain temps ; et ainsi s'explique, ainsi se justifie jusqu'à un certain point, le phénomène des survivances.

Il n'en est pas moins vrai qu'il vient un moment où la survie d'un culte à son dogme, d'un usage à son besoin, d'une institution à sa raison d'être, devient abusive, et appelle une refonte des habitudes. Mais, encore une fois, il est difficile de marquer ce point, bien que, à certaines époques, tous les gens sensés s'accordent à reconnaître que leur pays est mûr ou n'est pas mûr pour telle ou telle réforme radicale.

Une mémoire saine, pourrait-on dire, est celle qui conserve tous les souvenirs utiles aux fins présentes ou futures de l'esprit, et rien que ceux-là, et qui les représente quand il faut. La mémoire d'un enfant, d'un vieillard, d'un convalescent qui vient d'avoir la fièvre typhoïde, a perdu beaucoup de souvenirs précieux et se dépense parfois en prodigalités de réminiscences insignifiantes, inopportunément rappelées. — L'imitation ou plutôt l'*imitativité* saine est, de même, celle qui conserve toutes les inventions conformes à l'idéal actuel ou prochain et déjà pressenti de la société où

(1) Cette marche du *dedans au dehors* semble de prime abord contraire à l'observation. J'ai cru cependant la prouver dans mon livre plus haut cité. Voici encore un fait à l'appui : « A la fin du XVIII^e siècle, on pouvait encore apercevoir, sans doute, entre les manières de la noblesse et celles de la bourgeoisie, une différence ; car il n'y a rien qui s'égalise si lentement que cette superficie de mœurs qu'on nomme les manières ; mais, au fond, tous les hommes placés au-dessus du peuple se ressemblaient ; ils avaient les mêmes idées, les mêmes habitudes, suivaient les mêmes goûts, etc. » (Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 143.)

l'on vit. Elle est liée à la force inventive, en effet, comme la mémoire saine est liée à la perception aisée et complète. Quand la perception et l'invention s'affaiblissent, la mémoire et l'imitation se troublent et s'altèrent. L'imitation propre aux tribus sauvages ou aux peuples décadents ou aux nations qui sortent de quelque longue convulsion, telle que la guerre de Cent ans ou les luttes religieuses du ^{xvi}^e siècle, s'attache à beaucoup d'innovations vaines et frivoles, se détache de beaucoup de coutumes salutaires. Le type, ou l'un des types, à coup sûr, de l'imitativité normale, c'est l'Angleterre de notre siècle, avec son traditionnalisme ouvert, hospitalier aux nouveautés fécondes. Même à l'époque de son radicalisme le plus aigu, elle a montré une sagesse que beaucoup jugeront excessive. Tous les grands révolutionnaires anglais du ^{xvii}^e siècle ne l'ont été que par force. Pym, le premier général de l'armée parlementaire au début de la guerre civile, était fort attaché aux traditions laïques ou ecclésiastiques. Cromwell, qui lui succéda, était lui-même si conservateur que, comme son gendre Ireton, il persista longtemps, après la captivité du roi, à négocier avec lui pour éviter la suppression de la royauté. Les marques de respect sont prodiguées au royal prisonnier. On lui parle à genoux.

Jamais cependant la fidélité des Anglais à leurs coutumes nationales n'a été poussée au point de leur faire perdre de vue leurs intérêts nationaux ; et c'est en quoi elle diffère de la routine byzantine. On a raison de railler les Grecs du Bas-Empire qui, par habitude invétérée et maladie chronique, se disputaient pour des querelles de théologie abstruse au moment où Mahomet II assiégeait leur capitale. Un moine alors ameutait la foule contre les *azymites*, c'est-à-dire contre les papistes, et faisait perdre par là à l'héroïque empereur de Constantinople le bénéfice de l'union des deux Églises sollicitée et préparée par lui si politiquement. Mais, à dire vrai, les Spartiates, dont nul ne rit, n'ont pas montré moins d'extravagance quand ils ont différé de trois semaines l'envoi de secours contre les Perses avant la bataille de Marathon, parce que la religion interdisait aux troupes lacédémoniennes de se mettre en campagne au quartier de la lune où l'on se trouvait. On ne songe pas non plus à se moquer des Hellènes de toute nation qui, à cette même époque, ont laissé passer le moment favorable pour défendre avec succès les Thermopyles, à cause des Jeux Olympiques auxquels, avant tout, il importait d'assister. En revanche, peut-être les historiens de l'avenir s'amuseront-ils à nos dépens en relatant les questions qui passionnaient l'opinion et le monde parlementaire en France entre Sadowa et la guerre de 1870. — C'est ainsi que les historiens blâment ou louent, échos les uns des autres, aussi moutonniers dans leurs jugements que le sont les peuples dans leur conduite. Et cette moutonnerie de l'histoire, qui a accredité tant d'erreurs, tant de

mensonges conventionnels, n'est pas la moins pernicieuse des maladies que nous étudions.

IV.

En fait de mémoire comme en fait d'imitation, l'inexactitude est un défaut, l'exactitude un avantage. Sur ce point, il n'y a pas de doute possible. Quand l'inexactitude des souvenirs dépasse un certain degré et expose l'esprit à des confusions comme il arrive chez les personnes âgées, il y a là une anomalie morbide. On doit attribuer aussi un caractère pathologique à l'inexactitude des imitations quand elle tend à dénaturer son objet. Sous les noms d'*altération phonétique*, de *corruption grammaticale*, etc., elle joue un grand rôle en philologie. Chose remarquable, plus une nation se civilise et s'étend, plus se multiplie le nombre des bouches qui parlent une langue et le nombre des mots, des tournures de phrases, que chacune de ces bouches emploie ; et plus, malgré cette complication croissante, la répétition de chacun de ces mots, de chacune de ces tournures, devient précise, invariable, rituelle pour ainsi dire. Bien mieux, les termes les plus employés, les plus vieux mots de la langue, sont ceux qui se modifient le moins. Ce sont les peuplades les plus grossières, ce sont, parmi nous, les classes les plus illettrées, parlant patois, dans nos provinces méridionales, qui présentent les variations les plus rapides du langage. — Je sais bien que les linguistes sont portés à regarder les altérations phonétiques et grammaticales comme un phénomène normal, nécessaire même, sans lequel l'évolution des langues, leur graduelle adaptation aux besoins nouveaux de la prononciation et du parler ne se comprendraient pas. Mais je crois qu'ici on confond deux choses sous le même vocable *altération*. Un mot change, une règle de grammaire se modifie, soit par une accumulation de petits barbarismes, de petits solécismes échappés malgré l'intention de ne rien changer, soit par le succès d'une ou de plusieurs innovations dues (plus ou moins consciemment ou inconsciemment, n'importe) à d'heureux parleurs, imités ensuite en cela et de proche en proche, mais exactement imités en leur inexactitude même. Or n'est-ce pas aux soi-disant altérations de cette seconde espèce qu'il faut faire honneur des progrès linguistiques, tandis que les altérations vraies n'ont jamais servi qu'à corrompre et abâtardir les langues ? Dans la formation des langues romanes, les deux causes paraissent avoir agi ensemble ou l'une après l'autre ; et c'est pourquoi, malgré leur originalité à certains égards et leur longue culture, ces idiomes ont mérité que le plus harmonieux d'entre eux fût appelé « doux bâtard du latin ». Il en est du conformisme en fait de langage comme en fait d'orthographe. Serait-ce un bien que l'orthographe française, par une suite de petites fautes insensibles et impunies,

allât d'elle-même se modifiant à la débandade; et n'est-ce qu'ainsi qu'on peut espérer de la voir progresser en simplification et en adoucissement pour ainsi dire de l'écriture, comme les syllabes et les grammaires ont été se simplifiant et s'adoucissant pour la plus grande commodité du discours? Il me semble, au contraire, qu'on ne saurait trop tenir à la rigueur de l'étiquette orthographique, et qu'elle n'empêche en rien une réforme intelligente de l'orthographe d'être tentée avec succès. Par suite de la discipline même, quasi militaire, à laquelle les plumes auront été longtemps habituées, cette réforme, si elle parvient à se faire adopter d'une élite, sera assurée d'un triomphe rapide et d'un enracinement fécond.

Il y a aussi des altérations mythologiques ou religieuses d'où résulte la dégénérescence des religions, avant que, fixées par leur culture même, ainsi que les idiomes, elles se perpétuent presque inaltérablement comme le catholicisme depuis le concile de Trente. Il ne faut pas confondre cette dégénérescence avec le renouvellement des religions par des idées géniales d'hérétiques, d'apôtres, de prophètes, de papes. Autant vaudrait confondre la bizarrerie des mauvais penseurs dont la pensée ne doit son étrangeté qu'à la superposition de souvenirs altérés, déformés dans la mémoire, avec l'originalité vraie produite par d'heureux mariages entre des souvenirs très précis et très fidèles. C'est une grande erreur de penser qu'une Église, parce qu'elle est devenue une merveille d'uniformité et de centralisation, a perdu toute plasticité; elle ne s'en prête que mieux à l'adoption rapide et universelle de nouveaux dogmes, de nouveaux rites. Tout entière dans la main de son chef, elle peut d'un jour à l'autre étonner le monde par la soudaineté de ses palingénésies.

Les constitutions et les législations peuvent donner lieu à des distinctions analogues. Est-ce par une suite continue d'altérations juridiques, d'inexactitudes dans l'application des textes et des formules, dans l'emploi des procédures, est-ce par une accumulation de petits progrès absolument inconscients et anonymes, comparables à la transformation spontanée des langues telle que l'imaginent la plupart des linguistes, que le vieux droit quiritaire est devenu le Code savant de Justinien? Nullement; c'est par une suite discontinuée d'innovations très réfléchies que chaque préteur, au commencement de son année, inaugurait dans son Édît, et auxquelles les plaideurs, comme les jurisconsultes, se conformaient rigoureusement. A aucune époque le génie romain n'aurait supporté le vague, l'indécision, le défaut de rigueur en matière pareille; et cependant nulle part le droit n'a subi de transformations aussi heureuses ni aussi profondes que chez ce peuple formaliste et procédurier, exact observateur de la loi. Soyons-en certains pourtant, si nous ignorions le rôle qu'a joué ici l'Édit du préteur, il ne manquerait pas d'historiens pour nous parler de l'évolution spontanée du droit

romain. — Il ne faut pas croire non plus que la constitution politique de l'Angleterre se soit développée, grâce à d'insensibles déviations des précédents, inconscientes et inaperçues des contemporains. Le peuple anglais n'est pas moins tenace ni rigide que le peuple romain en son conformisme coutumier; mais l'on peut nombrer et dater les initiatives royales ou parlementaires qui ont successivement, et très sciemment, modifié le vieil édifice constitutionnel. Autant de modifications, autant d'inventions accessoires très exactement imitées jusqu'à leur remplacement.

Tout s'altère, les métiers et les arts, aussi bien que les cultes et les vocabulaires, à certaines époques de paresse imitative. Le Bas-Empire a connu cette inexactitude généralisée des exemples industriels et artistiques; et l'on sait si ces altérations-là ont servi au progrès des industries, de la sculpture, de la peinture, des lettres. Après les Antonins, la sculpture décadente, à force d'incorrections, retourne aux gaucheries de son enfance. Elle ne meurt pas de témérité comme d'autres, de précipitation dans le nouveau quand même, dans l'invention à tout prix; elle ne fait qu'imiter, mais elle imite de plus en plus mal, comme la versification de même date. Si, parmi nous, les bonnes règles de l'apprentissage en tout genre se perdaient, si les jeunes ouvriers se modélaient de moins en moins sur leurs aînés ou sur leurs patrons, avant de songer à les surpasser, la décadence de notre production serait proche. Le progrès industriel est d'autant plus rapide que chaque amélioration apportée aux secrets d'atelier, aux procédés de fabrication, aux machines, etc., est plus exactement copiée par ceux qui en ont apprécié les avantages. — Enfin, le progrès des mœurs s'opère, non à la faveur de ce laisser-aller moral qui produit la dissolution des mœurs anciennes sans préparer la formation de mœurs nouvelles, mais par la préoccupation générale de se conformer dans sa conduite aux meilleurs exemples, ou réputés tels, qu'on voit surgir autour de soi.

V.

Ainsi, il n'est pas vrai que l'inexactitude des souvenirs et celle des imitations soient favorables à l'évolution mentale ou à l'évolution sociale; et voilà pourquoi, dans la période ascendante de l'esprit, à mesure qu'il évolue plus rapidement vers son apogée, ses souvenirs vont se précisant aussi bien que se multipliant; voilà aussi pourquoi, pendant la croissance des sociétés, à mesure qu'elles s'élèvent plus vite au sommet de leur civilisation propre, tout en elles prend un air plus régulier, plus précis, presque mécanique: leurs langues fixées, leurs religions dogmatisées, leurs théories arrêtées, leurs administrations centralisées et uniformisées, leurs produits de tout genre stéréotypés pour ainsi dire, sortis du même moule comme leurs idées et leurs

besoins. Un train de chemin de fer est bien plus compliqué et bien plus progressif, bien plus prompt aux améliorations qu'une caravane; cependant les caravanes qui se suivent se ressemblent beaucoup moins que les trains qui se suivent. De plus en plus, on s'évertue à refléter fidèlement les coupes d'habits, les coupes de vers ou de phrases à la mode, à saluer suivant l'angle exact d'inclinaison de la tête ou du corps qui est actuellement en usage dans les salons, à se mettre au ton de son atelier, de son bureau, de son administration quelconque, dans le plus menu détail, ou, si l'on poursuit une apparence d'originalité, à copier comme un fac-similé l'excentricité particulière sur laquelle on se modèle sciemment ou à son insu. Le scrupule de la fidélité imitative poussé jusqu'au tic et à la manie est si peu le caractère exclusif des sociétés naissantes, qu'en réalité il est fort peu répandu en elles et qu'il l'est beaucoup plus dans les civilisations avancées, formalistes et procédurières en tout. Mais ce n'est jamais cette rigueur de conformisme qui est par elle-même, je le répète, un obstacle au progrès; elle ne l'est que lorsqu'elle affecte l'imitation du passé, à l'exclusion de l'imitation du présent. Elle devient alors un rituel sacré et immuable; ce qui n'est pas toujours un mal, et ce qui, d'ailleurs, est un penchant encore plus développé au sein des civilisations mûres que parmi les barbaries adolescentes. Pour n'en citer qu'un exemple entre mille, quel est le fabricant de cartes à jouer qui oserait de nos jours introduire la moindre modification dans les noms ou les attributs consacrés des personnages et des quatre couleurs? Il serait sûr de ne trouver aucun dédit. Aussi des milliards et des milliards de cartes scrupuleusement identiques continuent depuis plusieurs siècles à se fabriquer sur notre continent si révolutionnaire, tandis que, au début du XIV^e siècle, les transformations les plus considérables ont été apportées arbitrairement, avec la plus grande liberté, dans le nombre, la forme, les dimensions, les dénominations et les couleurs des cartes (1). Dira-t-on que la solution du meilleur ou du plus fort est pour quelque chose dans le triomphe définitif des particularités adoptées, et que ces royautés traditionnelles, non les moins dangereuses des monarchies, méritent le privilège qu'elles possèdent d'être respectées unanimement par les plus fougueux anarchistes des brasseries? Mais je ne vois vraiment pas en quoi il convenait mieux d'appeler Hector que de tout autre nom le valet de carreau. La vérité est que la fixation des types propagés, propagés à tort ou à raison, a été la condition de la multiplication et du développement savant des jeux, nouvelle issue, et bien plus récréative, donnée au besoin de variation. A l'origine, pendant que les types de cartes variaient d'une année à l'autre, les règles des jeux n'ayant pas non plus le temps de se fixer, l'art de

jouer devait rester embryonnaire. Je ne puis me défendre de penser que les constitutions et les législations sont aux industries et aux arts, et la grammaire, sinon l'orthographe, aux lettres, ce que les cartes à jouer sont au plaisir du jeu; sans leur stabilité assurée, point de renouvellement sérieux et profond.

L'imitation, comme la mémoire, peut être très lente, mais très tenace (c'est le cas des époques où la coutume règne à peu près seule) — ou très rapide, mais très fugace (c'est le cas des épidémies de mode momentanément envahissantes) — ou à la fois très lente et très fugitive — ou enfin très rapide et très persistante. De ces quatre combinaisons, la dernière est seule avantageuse de tous points et caractérise les civilisations consommées. La troisième est une anomalie complète, qui se montre au déclin des nations tombées dans l'atonie finale, et apparaît aussi, passagèrement, au lendemain de grandes catastrophes nationales. Il n'est pas donné à tous les peuples, au sortir d'une guerre de 1870 et d'une Commune de Paris, de voir se redresser brusquement le ressort de toutes les activités avec cette élasticité que M. Halévy, par exemple, a si bien peinte dans ses *Notes et Souvenirs*. A Athènes même et à Florence, après la grande peste, dans toutes les républiques italiennes, après cette série de convulsions sociales qu'elles ont traversées, on remarque une paralysie presque totale du travail, c'est-à-dire de la force d'imiter. C'est ainsi qu'à la suite d'accès épileptiques répétés, la mémoire s'affaiblit ou se meurt. Le génie, alors, a beau enfanter des merveilles, elles sont perdues pour la masse insouciant de public qui vit sur son fonds d'habitudes, diminuées elles-mêmes et usées. Au demeurant, il convient de distinguer entre la perte accidentelle de certaines catégories d'imitations, c'est-à-dire l'interruption forcée de certains métiers, de certains arts, de certaines sciences mêmes dont tous les secrets ont été détruits avec leurs dépositaires par un fléau national, et la destruction de certaines espèces d'imitativités. Ici, la capacité est atteinte, bien que l'occasion de s'exercer subsiste. Là, c'est l'occasion qui manque à la faculté. De même, pour la mémoire, autre est l'effacement de certains souvenirs par un accident, autre est la suppression d'une certaine espèce de mémoire. Il y a des malades qui, ayant oublié tout ce qui précédait une certaine date, très intelligents d'ailleurs, sont portés à dater leur naissance de cette époque. Tels sont les Français de notre siècle qui font naître la France en 1789. Mais cela ne les empêche pas d'avoir gardé et même considérablement accru tous les genres d'imitativités qui brillaient chez leurs pères d'ancien régime.

Mais les deux premières des quatre combinaisons de caractères ci-dessus indiquées méritent de nous retenir un instant. Passons en revue les diverses maladies dont la coutume et la mode peuvent être atteintes, par excès ou par défaut, dans les différentes branches de l'activité sociale.

(1) Lacroix, *Arts au moyen âge*, p. 244.

En ce qui concerne le langage, un purisme exagéré, rebelle à toute innovation, est aussi morbide qu'une fureur insensée de néologisme par importation de mots empruntés à des langues étrangères, vivantes ou mortes. L'affectation d'archaïsme n'est qu'une forme insidieuse du néologisme. Il y a des provinciaux qui affectent parfois de parisianiser leur accent; mais cet accent postiche est un ridicule individuel qui ne court pas le danger de se généraliser. La contagion de l'accent suit d'ordinaire une marche très régulière et s'écarte rarement des voies les plus normales. L'accent est, plus encore que la prononciation, ce qui dans le langage se copie le plus fidèlement, du supérieur à l'inférieur, de la capitale aux provinces, de l'adulte à l'enfant, et, une fois communiqué, se consolide le mieux. L'accent parisien est-il resté le même depuis plusieurs siècles? Je n'oserais l'affirmer, car la prononciation à laquelle il est lié a changé, comme le prouvent tant de mots qui rimaient jadis et qui ne riment plus. Mais, s'il se modifie, c'est avec une très sage lenteur, et, partout où il se répand, avec une vitesse très suffisante, il s'enracine à demeure. — Il est curieux de penser que, si les provinces du midi de la France, au moyen âge, avaient triomphé de celles du nord, toute la France aujourd'hui, du moins dans les classes instruites, gasconnerait ou aurait l'accent provençal. Ce n'est donc pas à ses qualités particulières que l'accent de Paris doit sa diffusion, mais bien à des accidents historiques; et on voit par là clairement, soit dit entre parenthèses, à quelle profondeur descend en nous, à notre insu, jusque dans les intimités moléculaires de notre organisme pour ainsi dire, le prestige du pouvoir, puisque son action suggestive s'exerce même sur un phénomène aussi étranger à notre conscience et à notre volonté, aussi physiologique avant tout par son mécanisme, que la communication de l'accent.

Passons aux religions. C'est sous cet aspect que se déploie le plus richement, mais aussi le plus notablement, la pathologie de l'imitation. Les maladies de cet ordre, quand elles consistent en exagération *coutumière*, se nomment fanatisme ou bigoterie, suivant qu'elles portent plus spécialement sur la crédulité aveugle aux dogmes ou l'observance puérile des rites. Quand elles consistent, ce qui est plus rare, mais tout autrement important, en excès soudain de *mode*, elles se traduisent par ces rages extraordinaires et épidémiques de conversion, par ces soifs ardentes de nouveautés religieuses, par ces épidémies de pénitence (telles que celles des flagellants en 1310 et 1334, et d'autres pareilles, émanées de Florence, sous Savonarole), dont toutes les religions prosélytiques ont bénéficié à diverses époques, christianisme, bouddhisme, islamisme. Quand on songe au nombre infinitésimal de néophytes que le zèle des missionnaires parvient à convertir en temps normal, dans l'intervalle de ces fièvres contagieuses, on doit reconnaître que, sans elles, jamais la

christianisation de l'empire romain, jamais l'*islamisation* de la moitié de l'Asie et de l'Afrique, jamais la conquête spirituelle de l'Inde, du Thibet, de la Chine, par les apôtres de Bouddha, n'auraient été possibles ni même concevables. L'idée d'une religion universelle était ce qui, dans les prétentions du christianisme naissant, paraissait le plus chimérique aux Romains du second siècle de notre ère, à cette époque où, malgré la romanisation de tant de peuples, le morcellement des cultes était encore si grand. Ces Romains, il est vrai, ne réfléchissaient pas que si, au second siècle après la fondation de Rome, on avait prédit à tous les peuples riverains de la Méditerranée, toujours très morcelés jusque-là, qu'ils seraient un jour assujettis ensemble à un seul d'entre eux érigé en République universelle, le rire et les haussements d'épaules n'eussent pas manqué d'accueillir cette prédiction. L'erreur, en ce monde, est de ne pas s'attendre à l'inattendu. Les victoires merveilleuses des légions romaines étaient des anomalies comme les conversions en masse au culte du Christ. L'anormal a sa place voulue en histoire; il est des fièvres de croissances qui sont de bienfaisantes maladies. C'est par des formations sédimentaires entrecoupées de formations éruptives que la terre s'est constituée normalement, malgré le caractère anormal de ces dernières; c'est aussi par des alternances de routine coutumière et d'enthousiasme novateur que les assises religieuses se succèdent et se superposent. Précisément parce que le lien religieux sous ses formes multiples, philosophiques ou scientifiques parfois, est le lien social par excellence, c'est surtout par son côté religieux que l'homme en société est imitatif; et, par suite, il ne faut pas s'étonner de voir les deux grandes branches alternantes de l'imitation, la coutume et la mode, aboutir ici à des exagérations opposées de développement plus extravagantes que nulle part ailleurs. Autant, par exemple, les Bretons sont tenaces depuis des siècles dans leur foi chrétienne comme ils l'avaient été jadis dans leur foi druidique, autant ils ont été prompts un jour, sous l'empire d'une exaltation prodigieuse et transitoire, à renier le druidisme et embrasser la croix.

A quel point cette exaltation a été vive et profonde en même temps chez tous les peuples qui tour à tour l'ont ressentie, on en jugera par l'observation qui suit: « Une loi remarquable, dit M. Sayous (1), se dégage de l'histoire de la propagation du christianisme: des nations déjà converties (à peine converties) sort un apôtre qui va trouver une nation encore païenne, et cette nation une fois convertie produit un apôtre à son tour. Le moine romain Augustin avait conquis les Anglo-Saxons; du peuple anglo-saxon sort saint Boniface, qui va conquérir les Allemands; du peuple allemand

(1) *Études sur la religion romaine et le moyen âge oriental.* — Ernest Leroux, 1889.

sortent des missionnaires qui se rencontrent avec ceux de Constantinople pour conquérir la Bohême; enfin, des rangs des Tchèques de Bohême une fois convertis sort l'apôtre Vojtach. »

La philosophie et les sciences ont aussi leurs périodes alternatives de conservatisme et d'affolement. Après des temps régis par l'entêtement héréditaire de l'Université de Paris pour Aristote, on voit sévir l'engouement général pour Descartes. Dans un siècle où domine la disposition à se modeler sur les aïeux, on ne doit pas plus être surpris des résistances opposées par les corps savants à la découverte de la circulation, ou à celle de la rotation du globe terrestre autour du soleil, qu'on ne peut s'étonner aujourd'hui, en notre siècle épris d'exemples exotiques et contemporains, de l'accueil enthousiaste fait à des hypothèses rapidement accréditées, saluées vérités, consacrées dogmes, se répandant en quelques années suivant une progression géométrique, et auxquelles la vitesse même de leur vulgarisation semble tenir lieu de démonstration. Je ne parle pas seulement de l'atomisme en chimie, du darwinisme en histoire naturelle, ni d'autres théories tout au moins très spécieuses et très fortes, mais de conjectures encore en ébauches, telles que, par exemple, le *type criminel* de M. Lombroso.

En politique, comme chacun sait, la singerie humaine s'exprime tantôt par un traditionnalisme servile qui ne supporte pas l'idée de la plus légère et indispensable réforme, tantôt par un radicalisme aigu qui est toujours, au fond, un besoin de copier quelqu'un ou quelque chose, seulement de copier un étranger ou un contemporain à la mode, une idée nouvelle et *dans l'air*, non les aïeux, non les anciennes idées. Cette frénésie est en train d'euro-péaniser le Japon pendant qu'elle américanise certains pays d'Europe. L'histoire de la Grèce, l'histoire de Rome, l'histoire de France, l'histoire de tous les peuples, est remplie par le long duel, aux péripéties infinies, entre les populations maritimes (1) et les populations continentales, ou entre les citadins et les ruraux, ou entre les progressistes quelconques et les conservateurs quelconques qui, sous des noms divers, ceux de Thémistocle et d'Aristide par

(1) La vie des peuples pasteurs, dans le Sahara comme sur les plateaux de l'Asie centrale, partout, se passe en migrations circulaires, revenant à leurs points de départ, et comparables aux migrations des oiseaux ou aux voyages des navires de commerce. Si donc la vie maritime a de tout temps favorisé l'expansion des imitations de peuple à peuple, il a dû en être ainsi de la vie pastorale aux époques reculées où les caravanes jouaient le rôle commercial de nos vaisseaux. On objectera peut-être que rien n'est plus immuable au fond que les pasteurs nomades, Berbères ou autres. Mais il en est de même des matelots, des marins, qui n'en sont pas moins des véhicules d'idées et d'exemples extérieurs. Par eux, le pollen des civilisations assises, agricoles et continentales, est porté à d'autres et produit d'heureux ou malheureux croisements. Les tribus pastorales ont dû être jadis aux cités agricoles et industrielles ce que les abeilles sont aux fleurs.

exemple, de César et de Caton, etc., personnifient momentanément la lutte éternelle entre la mode et la coutume en fait de gouvernement. Il n'est pas de nation, si routinière soit-elle, qui n'ait ses heures de manies novatrices, c'est-à-dire importatrices du dehors; l'Égypte elle-même n'eut-elle pas sa fureur d'hellénisation sous les Psammétiques? Quand cette maladie atteint les têtes couronnées, on doit présumer qu'elle est bien répandue parmi leurs sujets. Or c'est bien souvent qu'on la signale sur les trônes, où, du reste, aussi bien qu'au sein des foules, elle a souvent produit de bons effets. Nous lui devons, par exemple, au xv^e siècle, la réforme monétaire de Charles V, suggérée par l'amour (1) d'Aristote nouvellement traduit, comme nous lui devons l'affranchissement des communes au xii^e siècle, à l'instar de l'une d'elles, dont l'exemple a couru sur tout le nord de la France ainsi qu'un feu de poudre. L'engouement qui, aux deux derniers siècles, poussait tous les principicules allemands à singer le roi de Versailles, ou qui, au commencement du nôtre, a poussé les chefs des républiques espagnoles de l'Amérique méridionale à caricaturer leurs collègues de la première République française, est de même nature, au fond, que les grands entraînements populaires des croisades, ou des fêtes de la Fédération en 1790. Beaux mouvements, célébrés pourtant avec assez d'inconséquence et un excès de lyrisme par les historiens qui croient y voir des explosions d'émancipation individuelle. Ce ne sont, en effet, que des ouragans d'imitation toute-puissante, des accès inouïs de crédulité et de servilité aussi irrésistibles qu'inconscientes. Des historiens d'un tempérament opposé, à la Guizot, ont voué leur admiration aux peuples opiniâtres en leurs traditions séculaires. Un long fleuve de coutumes immuables est à leurs yeux le plus beau des spectacles. Au moins ces auteurs sont-ils logiques; mais peut-être, en tout ceci, n'y a-t-il rien à admirer; et quant à ceux qui réservent leurs applaudissements pour l'éruption, très rare, d'une grande idée nouvelle dans un cerveau individuel, qui sait si eux-mêmes ont raison d'applaudir? Quelle est l'invention qui soit autre chose, en somme, qu'une combinaison neuve de plagiats? Un acte de dévouement obscur vaut mieux que tout cela.

Distinguons bien deux cas différents, subdivision de l'imitation-mode. Il est des temps où les rois ne se piquent d'imiter que d'autres rois étrangers, plus grands, mais semblables à eux par la civilisation ou la religion — où les aristocraties ne se règlent que sur l'exemple d'autres noblesses étrangères, plus brillantes mais analogues, celle d'Angleterre au moment de la

(1) « C'est un fait acquis, dit M. Siméon Luce (*Revue historique*, mai-juin 1881), que l'influence des doctrines économiques d'Aristote domine l'histoire du règne de Charles V. C'est à cette influence qu'il faut attribuer la fixité des monnaies qui caractérise ce règne. » La *Politique* d'Aristote venait d'être traduite, et il s'était engoué de cette nouveauté.

Restauration sur celle de France, par exemple, — où les bourgeoisies ne copient que d'autres bourgeoisies, comme sous Louis le Gros, — où, enfin, les corporations, les confréries, les métiers, les écoles ne se préoccupent que de rivaliser avec d'autres corporations, d'autres confréries, d'autres métiers, d'autres écoles, florissantes au dehors, mais de même nature. Cette sorte d'imitation circonscrite et pour ainsi dire professionnelle n'est pas celle qui excite le plus, par ses excès, la verve des satiriques et le blâme des moralistes. Poussée à bout, cependant, elle tend à creuser entre les classes et les professions différentes un fossé profond, dans le même État, pendant que, d'un État aux États voisins, elle supprime toute différence entre les classes et les professions de même ordre. Il s'ensuit une organisation où l'idée de caste tend à éclipser l'idée de patrie, où la différenciation anti-nationale marche de front avec l'assimilation internationale. C'est sous l'action longtemps continuée de cette imitation spéciale que, au *xv^e* siècle, les cours de France, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, rivalisant de faste royal, étaient arrivées à un degré de similitude frappant déjà, ainsi que les noblesses de ces divers pays, et aussi bien leurs clergés, pendant que la distance allait en augmentant, dans chaque pays, entre la cour et la noblesse, entre la noblesse et les classes inférieures. Supposez que le courant des exemples fût resté ainsi canalisé dans son lit étroit, de plus en plus prolongé, mais toujours aussi rétréci, et, malgré la beauté pittoresque de ce spectacle admiré des historiens artistes, vous verrez que nous aurions été nous éloignant du confluent démocratique où tous ces courants divers ont fini par déboucher. Mais cette supposition est inadmissible; en se prolongeant, ce fleuve devait nécessairement s'élargir. A force de chercher au loin, de plus en plus loin, des modèles brillants dans sa propre sphère sociale, on devait peu à peu en chercher hors de celle-ci; et de là des pastiches nombreux dont la comédie s'est souvent moquée, bien qu'ils aient ouvert des voies utiles. Au *xvii^e* siècle, toute l'Allemagne est pleine de roitelets qui jouent au grand monarque de Versailles, aussi ridicules à coup sûr que Clovis pouvait l'être habillé en consul romain, ou Chilpéric faisant des vers comme Néron, beaucoup plus assurément que ne l'était l'empereur allemand Frédéric II (1), dans ses libres importations de mœurs musulmanes en pleine chrétienté. Mais ne rions pas trop; la Prusse a dû sa grandeur à cette manie du premier de ses rois. — A la même époque fleurit le type du bourgeois gentilhomme, et de même celui de l'abbé musqué et galantin, de l'abbé-gentilhomme, comme plus tard celui du paysan *demi-monsieur*. Dès le *xiv^e* siècle, les gens d'église, dit Quicherat, avaient un penchant prononcé à imiter

les toilettes laïques, bien que, à l'inverse, la barrette ait été empruntée par les laïques au clergé. — Or, si la vanité imitative de M. Jourdain a quelque chose de morbide, la prétention qui pousse aujourd'hui tant de gens à sortir de leur condition et à grossir la tourbe des déclassés, pépinière de malfaiteurs, n'est pas moins malade. Mais, par là, se pelleverse le fond social à des profondeurs inconnues jusqu'à nous.

Les maladies de l'imitation, en matière de droit, sont désastreuses. Là, une immobilité paralytique, un fétichisme absurde du passé, alterne avec des périodes d'activité législative intempérante et brouillonne. Mais passons.

G. TARDE.

(A suivre.)

BIOLOGIE

Influence de de la chaleur sur le développement des microbes (1).

Les conditions de vie, pour les organismes inférieurs, sont multiples et varient avec les différentes classes; il leur faut, d'abord, des matériaux de nutrition simples, comme le carbone, l'hydrogène, l'eau et quelques substances minérales, puis de l'oxygène libre. D'autres conditions sont moins importantes, comme la lumière, la pression atmosphérique; mais il en est une qui semble primer toutes les autres, c'est la chaleur. Celle-ci est le moteur indispensable pour la mise en œuvre de la vie organique, et, dans le monde végétal, du sommet au bas de l'échelle, toute plante exige pour son développement une certaine chaleur, qui varie avec sa nature et sa place dans la série.

Chaque espèce trouve, dans un point spécial de l'échelle thermométrique, les conditions de chaleur qui favorisent son développement, de même que, pour chacune d'elles, il y a un minimum et un maximum au delà desquels la vie est suspendue, puis bientôt supprimée d'une façon définitive; il existe ainsi trois stades dans le développement du végétal, et les organismes inférieurs, comme les microbes, les levures et les moisissures, sont soumis à des variations de ce genre. Il y a donc à considérer :

1° Une limite inférieure au-dessous de laquelle s'arrêtent la végétation et la faculté prolifique. Il est impossible de fixer un chiffre invariable, car celui-ci varie avec l'espèce; certaines bactéries sont même organisées pour vivre et se développer à la température de la glace fondante. Généralement, c'est à + 4° ou 5° que s'arrête le développement, et on l'observe pour beaucoup de saprophytes. Mais, par contre, pour certains parasites, il faut s'élever notablement pour atteindre le chiffre qui limite par en bas la possibilité d'évo-

(1) Le royaume normand de Sicile, transformé par Frédéric II au *xiii^e* siècle, suivant la mode musulmane, a servi de modèle à beaucoup de principautés italiennes du temps.

(1) Extrait d'un ouvrage, *Manuel d'asepsie*, qui paraîtra prochainement à la librairie J.-B. Baillière.

même sur son littoral par des mesures directes, sans recourir aux nivellements plus ou moins exacts des territoires voisins. Les rares pays, comme la Suisse ou la Serbie, ne confinant à aucune mer, seraient, il est vrai, contraints d'adopter le zéro d'un nivellement limitrophe; mais la dépendance subie de la sorte serait la même avec un zéro unique pour l'Europe.

En fait, le niveau moyen de la mer est déjà la base de la plupart des nivellements. Pour que l'harmonie fût complète, il suffirait que la Hollande et l'Allemagne, les deux seuls pays qui fassent exception, voulassent bien abaisser de 15 à 20 centimètres leurs niveaux respectifs de comparaison, pour les faire coïncider, l'un avec le niveau moyen de la mer du Nord, en un point de la côte néerlandaise, par exemple, l'autre avec celui de la Baltique à Swinemünde, comme l'avait primitivement fait l'Institut géodésique prussien pour ses propres nivellements (1).

Ce résultat obtenu, il suffirait de laisser agir le temps pour voir les petits écarts entre les différents zéros, ainsi que les discordances entre les altitudes des points frontières, s'évanouir d'eux-mêmes peu à peu, au fur et à mesure de l'achèvement et de l'amélioration des nivellements en Europe.

Une entente facile entre chaque couple de pays voisins ferait disparaître, en effet, en les répartissant, les écarts de fermeture des polygones internationaux (polygones s'étendant à la fois sur deux territoires limitrophes); les divers réseaux en arriveraient ainsi tout naturellement à se souder et à s'harmoniser entre eux, sans l'intervention arbitraire et compliquée d'une compensation générale soi-disant rigoureuse.

En attendant, pour les besoins purement scientifiques, on pourrait se contenter d'une compensation approximative, tenue constamment à jour, qui, sans entrer dans les détails intérieurs des différents réseaux, porterait uniquement sur les repères frontières internationaux et sur les zéros des principales échelles d'observation du niveau de la mer. Le Bureau central de l'Association géodésique internationale possède les éléments nécessaires et la compétence requise pour mener à bien ce travail, dont le principal résultat serait de mettre chaque année à la disposition des savants un tableau des relations les plus probables existant entre les divers zéros d'altitudes et entre les niveaux moyens locaux des différentes mers.

CH. LALLEMAND.

(1) Depuis, on est malheureusement revenu sur cette décision et les nivellements de l'Institut géodésique, comme ceux de la *Landesaufnahme* (Service géographique militaire), sont aujourd'hui rapportés au zéro normal de Berlin.

PSYCHOLOGIE

Les maladies de l'imitation (1).

VI.

Dans le monde économique, les excès de coutume ou de mode sont plus dangereux encore, comme chacun sait. Tantôt ce sont les producteurs, tantôt les consommateurs qui sont sujets à ces maladies contraires. Chez les producteurs d'abord, la ténacité routinière d'industries démodées qui ont perdu leur raison d'être, ou de prix et de salaires traditionnels, n'est pas ce qui cause le plus de mal; peut-être la promptitude excessive à introduire partout toute industrie nouvelle qu'on voit réussir quelque part (2), à adopter partout un prix nouveau, qui quelque part est justifié, est-elle la source de ruines plus lamentables. De là cette périodicité de crises commerciales qu'occasionne la surproduction intermittente. Ce mot de *crises*, emprunté à la pathologie, vient ici naturellement sous la plume de tous les écrivains. Ce n'est pas qu'il n'existe aussi des crises religieuses, causées à certaines époques par une fermentation de nouveautés hérétiques ou philosophiques, découvertes scientifiques, philosophiques pareillement; n'en traversons-nous pas une, à cette heure? Ce scepticisme éclectique ou pessimiste qui se répand parmi nos contemporains, n'est-ce pas l'équivalent des faillites multipliées qui signalent les crises du commerce et de l'industrie? Chaque esprit qui sombre dans le doute incurable fait banqueroute à la science et à la pensée. Il y a aussi, nous le savons, des crises législatives où les codes mort-nés se succèdent vainement comme des sociétés anonymes pour la liquidation d'une entreprise impossible. Il y a enfin et surtout des crises morales, compliquées de crises esthétiques, où le bien et le beau désorientés cherchent leur pôle. Mais, de toutes ces crises, les plus visibles et les mieux étudiées sont celles qui frappent les commerçants et les industriels; et c'est pour les guérir que les empiriques ou les chirurgiens ont imaginé toute sorte de remèdes, dont les plus préconisés à cette heure composent ce qu'on appelle le socialisme d'État. Malheureusement, les utopistes ou les souverains qui s'occupent de ces questions oublient que toutes leurs panacées seront des palliatifs, s'ils ne trouvent pas le moyen d'agir sur le régime et la pente du fleuve de

(1) Voir la *Revue scientifique* du 17 juin dernier, p. 737.

(2) Cet empressement n'est point particulier aux Européens. Chez les peuples inférieurs, on remarque souvent un engouement grotesque qui leur fait oublier certaines fabrications où ils excellent supérieurement, pour se mettre à la mode. Les Polynésiens ont cessé de fabriquer leurs pirogues accouplées, si admirées des navigateurs d'autrefois, pour confectionner des canots à l'instar des nôtres, bien moins adaptés à leurs besoins.

l'imitation, et de changer son cours, non seulement parmi les producteurs, mais parmi les consommateurs.

Chez ces derniers, dont les goûts et les besoins, tour à tour incorrigibles et capricieux, font loi pour les premiers, il souffle parfois des vents, des ouragans de mode, qui renversent tout, et échappent à toute prévision comme à toute direction. L'histoire du costume abonde en illustrations de cette vérité. « Il est prouvé par d'irrécusables témoignages, dit Quicherat (1), que l'usage du linge de corps, les larges chaperons à cornettes, les jaquettes froncées et bordées de pelletteries, les mahôitres, les souliers à la poulaine, furent adoptés par les paysans. » Ainsi accoutrés, des paysans ne devaient être guère moins curieux à voir que des nègres africains en habit noir. Tous ces vêtements de luxe leur venaient des villes de leur voisinage, où ils les avaient admirés, et qui elles-mêmes les avaient reçues, dans le Nord, du Midi plus riche et plus civilisé, par la même raison qu'aujourd'hui le Midi au contraire se règle sur le Nord. Aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, le foyer de la civilisation européenne était sur les rives de la Méditerranée, en Sicile principalement, en Provence, en Espagne, en Italie. De ces régions sont parties toutes les innovations, souvent excentriques et disgracieuses, mais toujours adoptées avec un empressement frénétique, qui ont plusieurs fois révolutionné le costume au moyen âge. La révolution qui eut lieu en 1190 et qui inonda l'Europe de vêtements longs, encombrants, fastueusement incommodes — les robes de nos hommes de loi en sont le dernier vestige — provenait des Normands-Siciliens. La révolution de 1340, qui, en une année, substitua à cet excès d'ampleur les formes les plus étriquées, à l'exception des chapeaux, devenus au contraire gigantesques, prit naissance en Catalogne ou en Italie. A cette époque, « les mêmes usages étaient communs à toutes les villes de la Méditerranée, depuis Barcelone jusqu'à Gênes (2) ». Quand, au XV^e siècle, Gand et Bruges devinrent les villes les plus riches du monde, quand la cour du duc de Bourgogne fut le centre le plus brillant de l'Europe, c'est de là que partirent les rénovations du costume, par exemple la mode du *hennin*, cette coiffure si bizarre, en 1428. Cette multitude d'édits, de décrets, de règlements anciens et modernes, qui ont interdit à telles classes de citoyens de porter tels costumes, aux sénateurs romains de s'habiller en Asiatiques, aux rotu-

riers de s'habiller en seigneurs, etc., prouvent la force universelle et constante du penchant à se parer sur le patron d'autrui.

Cette force est encore attestée, dans certains cas, par l'incommodité et la laideur des modes copiées. Conçoit-on qu'au XIII^e siècle les femmes se soient maquillées en se *jaunissant* les joues avec du safran ! Jusqu'où va la tyrannie de la mode (1) ! Ce siècle, d'ailleurs, aimait le jaune ; il jaunissait le linge mis à la lessive, comme nous le bleuissions. — La mode des vêtements longs, au XII^e siècle, dont nous venons de parler plus haut, était ce qu'on peut imaginer de plus gênant. Le manteau, notamment, au lieu d'être attaché sur l'épaule droite, ce qui eût laissé au bras droit sa liberté, fut attaché sur l'épaule gauche, ce qui entravait tous les mouvements du bras ouvrier. Notez que le siècle où ce costume insensé se généralisa si vite était un siècle remarquable par son activité remuante. Mais, précisément parce qu'il était très actif, très sociable, il était très imitatif...

Puisque nous parlons du costume, profitons de cette occasion pour remarquer les confirmations frappantes que son histoire vient apporter à quelques-unes des lois de l'imitation énoncées, en passant, ci-dessus. D'abord, nous y voyons toujours l'exemple descendre du supérieur à l'inférieur, c'est-à-dire des régions les plus civilisées, les plus prospères, les plus fertiles en inventions heureusement exploitées, aux nations plus arriérées et plus pauvres, et, dans chaque nation, des aristocraties, j'entends des aristocraties jeunes et partant novatrices, aux tiers états et aux plèbes. Ajoutons, ce qui surprendra notre siècle, des hommes aux femmes. L'homme n'a jamais été porté à imiter le costume féminin. Mais jadis, quand la supériorité masculine était écrasante et indéniable, la femme se parait à l'instar de l'homme, et voilà pourquoi nous constatons que le guerrier primitif, et non sa compagne, est couvert de bijoux (2). Le civil, anciennement, était porté à imiter le militaire. La chlamyde, vêtement militaire, devint, au IV^e siècle, le manteau préféré des personnes de condition noble.

En second lieu, l'histoire du costume nous fournit des exemples sans nombre de cette alternance de la coutume et de la mode, ou plutôt de cette consécration

(1) Contre cette tyrannie est venu échouer le despotisme même de Louis XIV. Toute son autorité royale a été impuissante à faire proscrire de sa cour la mode des coiffures hautes de dames. En revanche, il suffit de l'apparition, à Versailles, d'une dame anglaise coiffée bas pour faire reléguer les coiffures hautes aux oubliettes. C'était en 1714, et le cyclone d'*imitation-mode* qui a labouré tout le XVIII^e siècle jusqu'au cataclysme final commençait à se faire sentir par le prestige croissant de l'étranger.

(2) Du reste, le costume féminin, à l'origine, était loin de différer autant que maintenant du costume propre à notre sexe. On est souvent, dit Quicherat, dans l'impossibilité de distinguer, sur les bas-reliefs, si l'on a l'image d'un Gallo-Romain ou d'une Gallo-Romaine.

(1) *Histoire du costume en France.*

(2) Au XII^e siècle, l'usage de s'habiller en noir pour marquer le deuil n'existait qu'en Espagne, d'après Baudry, abbé de Bourgueil, écrivain du temps ; aux XIV^e et XV^e siècles, la France, l'Angleterre et d'autres pays avaient adopté cet usage dont l'origine méditerranéenne est ainsi attestée. Combien il a fallu que la violence du courant de la mode fût extrême pour avoir décidé les jeunes femmes à adopter cette couleur sévère ! Il est vrai que le noir sied aux blondes.

de la mode en coutume, que nous avons érigée en loi générale. On s'aperçoit, à la résistance opposée par les prédicateurs du moyen âge aux moindres changements dans la coupe ou l'étoffe des vêtements, que le costume ancien était devenu très cher et presque sacré aux populations. Cependant, ce costume lui-même, si l'on remonte à ses origines, a commencé par causer, à sa naissance, un scandale égal à celui que provoqua sa disparition. On a la preuve que la coupe de cheveux traditionnelle des Bretons, conservée, de nos jours mêmes, avec un respect religieux, a été importée en Bretagne au xv^e siècle : c'est la coupe mise en vogue par la cour de Louis XI. De même, les bonnets des Cauchoises « ne sont que les hauts bonnets du temps de Charles VII », mis à la mode vers 1430. « Les bonnets de certains villages vendéens rappellent encore les larges atours de la reine Isabelle, » etc. Voilà pourquoi — le rite n'étant qu'une habitude et toute habitude finissant par prendre un air rituel, comme l'a finement remarqué Guyau — nous ne devons pas être surpris de voir les soutiens attirés du rite et de la tradition, prédicateurs, moralistes, conciles, au moyen âge et même dans les temps modernes, tonner contre les modes nouvelles, quelles qu'elles soient, et signaler comme l'indécence suprême une dérogation quelconque à des toilettes traditionnelles, qu'ils avaient pourtant maudites autrefois. Si les vêtements s'allongent, augmentent d'ampleur, comme en 1190, c'est la ruine des familles, c'est de la folie. S'ils se raccourcissent, comme en 1340, c'est une inconvenance sans nom, une immoralité criante. Tel seigneur, en se baissant, a laissé voir le haut de ses *braies* ; là-dessus, toutes les foudres séculières ou ecclésiastiques sont lancées. Les cornes des coiffures de femmes étaient anathématisées, parce qu'elles rappelaient les cornes du diable ; les souliers à la poulaine, parce que leur pointe faisait songer à l'ergot du diable ! Mais, en 1480, quand ces dernières chaussures furent remplacées par des souliers à bout rond, plus commodes, à coup sûr, les prédicateurs se scandalisèrent encore, et on fit à ce sujet des doléances sans fin.

Mais si nous y regardons de près, nous verrons qu'au fond ces jérémiades, pour être abusives, n'étaient pourtant pas aussi dénuées de fondement sérieux que nous pourrions le penser. Et cette considération confirmera ce que nous disions plus haut relativement à la marche normale de l'imitation, qui va des *dedans* aux *dehors* de l'homme, *ab interioribus ad exteriora*. En effet, si les costumes nouveaux, venus, avons-nous dit, des régions les plus civilisées et les plus émancipées intellectuellement de la chrétienté ou même de l'islam, du Midi d'abord, foyer de toutes les hérésies alors, plus tard du Nord, scandalisaient à ce point les gardiens du dogme, n'allons pas croire que ceux-ci, gens fort intelligents, aient obéi à une simple horreur instinctive du changement, à un *misonéisme* puéril, comme

dirait M. Lombroso. Ils savaient ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient, et leurs déclamations prouvent — ce dont témoignent d'ailleurs tant d'autres faits (le succès d'hérésies nombreuses, l'émancipation des communes, etc.) — que l'invasion des idées émancipatrices, d'origine méridionale, puis septentrionale, avait précédé et préparé l'invasion des mœurs et des toilettes nouvelles, de même source. Quand parut la mode des vêtements longs, inspirée aux Siciliens par le costume musulman, nous savons que déjà la science, les arts, les idées et les mœurs arabes avaient fait leur chemin dans l'Europe chrétienne, et que cette nouvelle importation orientale contribuait à accélérer leurs progrès. Les sermonneurs n'avaient donc pas tort de croire ces nouveautés « imaginées en dérision de Dieu et de la sainte Église ». Elles étaient apportées par un grand vent d'indépendance spirituelle. Sans cette raison-là, comment n'aurait-on pas ouvert les yeux à l'évidence, qui montrait la supériorité de la mode de 1340 sur l'ancienne ? Le vêtement de cette date n'avait rien d'indécent, et, simple autant que commode, il était éminemment propre à l'action. — Mais ces grands vents dont je parle ne soufflaient que par bouffées, au moyen âge. Aussi, quand ils étaient apaisés, le changement qu'ils avaient produit dans les usages cessait de faire fulminer les autorités religieuses et bientôt même s'abritait sous leur protection, sans qu'il y eût là de leur part la moindre inconséquence.

Me reprochera-t-on de m'être tant attardé sur l'évolution du costume ? On devrait plutôt me savoir gré d'avoir ainsi détourné les yeux d'épidémies imitatives tout autrement graves, vraies névroses publiques, qui ont ensanglanté le monde : la longue traînée des jacqueries, les poussées successives des émeutes parisiennes, maillotins, cabochiens, etc., pendant la guerre de Cent ans ; la Saint-Barthélemy, ses antécédents et ses suites, les septembrisades et tant d'autres horreurs... Éloignons-nous de ce fleuve de sang. Les maladies de l'imitation, relativement bénignes, celles qui ont trait aux usages de la vie commune, sont plus intéressantes peut-être, parce qu'elles sont plus fréquentes. Par exemple, on a peine à se figurer à quel point a été tenace et indéradicable le ridicule usage des baisers de cérémonie entre hommes. De la cour des rois de Perse, à travers je ne sais combien de vicissitudes, il a passé à la cour des empereurs romains, puis à celle de Louis XIV. Il a fallu un édit de Tibère pour mettre un frein, momentané seulement, à cette fureur d'embrassades grotesques. — Disons encore un mot d'une autre sorte d'usage, les voyages.

Non seulement les voyages favorisent le développement de l'imitation en tout genre, mais encore ils sont eux-mêmes une des formes les plus développées du besoin social d'imiter ses semblables. Les oiseaux ou les poissons migrateurs, qui se suivent à la queue-

leu-leu dans l'air ou dans l'eau, ne se copient pas plus docilement entre eux que les voyageurs humains, voire même les touristes, réputés pourtant si capricieux. Sous l'empire romain, comme à notre époque, les touristes allaient de ville en ville, de ruine en ruine, sur les pas les uns des autres, et, soit que la curiosité historique ou le dilettantisme artistique fût leur mobile apparent, la *direction* de leur instinct locomoteur appartenait en fait à la coutume ou à la mode, de même que la *force* de cet instinct était due en majeure partie à cette série de découvertes réussies, imitées, qui, en facilitant les transports, en avaient accru le besoin au point d'en faire oublier la source physique, c'est-à-dire le besoin tout animal de mouvoir les jambes.

Pourquoi des milliers de Romains nomades étaient-ils si curieux d'aller voir, à Sparte, le prétendu œuf de *Léda* suspendu au plafond d'un temple, ou ailleurs une lance d'Achille, aussi authentique à peu près que l'épée de Roland, visitée à Roc-Amadour, de nos jours, par des pèlerins? Pourquoi, en fait de beautés naturelles, n'appréciait-on alors que les rivages de la mer ou les plaines ondulées, jamais les montagnes, tandis que, de nos jours, on se précipite en Suisse et on fuit les vallées larges et sans pittoresque? Pourquoi le courant de ces migrations, en apparence fantaisistes, en réalité moutonnières, traversait-il exclusivement la Grèce, l'Égypte, l'Asie-Mineure (comme aujourd'hui l'Italie, l'Espagne, la Suisse), pendant que d'autres régions, très curieuses à voir, restaient oubliées? « Non seulement, dit Friedländer, les steppes de la Russie, les mers arctiques, les merveilles de l'Afrique demeurèrent inexplorées, *mais l'Inde même*, ce pays des fables, paraît avoir peu tenté la curiosité des voyageurs romains. Bien que de grandes flottes marchandes, naviguant pour le compte d'Alexandrie, fissent voile, chaque année, à la côte de Malabar, et que, par conséquent, l'occasion de visiter l'Inde ne manquât jamais, nous ne voyons pas que des voyageurs autres que ceux du commerce aient jamais pris part à ces expéditions. »

Le besoin d'imitation peut seul fournir réponse aux questions ici posées. — Tantôt c'est la mode qui dirige les touristes, même les touristes religieux, appelés pèlerins. Dans l'antiquité, il en était de même; mais c'étaient surtout les villes d'eaux qui bénéficiaient ou souffraient, suivant les cas, des caprices de la mode. De nos jours, quelle est, s'il vous plaît, la raison de la préférence générale accordée au Mont-Dore sur Cauterets, ou à Cauterets sur le Mont-Dore, ou à la Bourboule sur les deux? On va moutonnièrement où l'on voit son voisin aller (sans parler des réclames doctorales). — D'autres fois, c'est la coutume qui impose des itinéraires traditionnels: l'affluence périodique à de vieux sanctuaires, tels qu'Éleusis chez les anciens, ou les voyages périodiques des Grecs à Olympie...

VII.

En fait d'arts, les maladies de l'imitation, bien connues des critiques, sont: ou le fétichisme ultra-classique, ou l'extravagance moderniste de l'innovation à outrance, de la mode à tout prix. Je n'y insiste pas. On rira fort, dans quelques années, de nos admirations actuelles pour certaines musiques, certaines peintures, certaines littératures... — En fait de mœurs et de moralité, il y a à noter pareillement le culte superstitieux des mœurs et des pratiques qui ont fait leur temps, ou l'adoption servile des nouvelles façons d'agir. N'en parlons ici que pour mémoire. Notons seulement l'alternance de la morale-mode et de la morale-coutume, leur lutte fréquente et le passage de la première à la seconde. La morale-mode, c'est l'honneur, écho intérieur de l'opinion contemporaine et étrangère. La morale-coutume, c'est le devoir, écho intérieur d'une voix plus profonde, d'une voix antérieure et antique, de la voix des aïeux. Mais tout ce qui est devenu devoir n'a-t-il pas commencé par être point d'honneur?

Notons aussi l'inappréciable avantage que ce jeu alternatif a pour effet de produire: le nivellement graduel des morales locales, qui s'acheminent vers une ère de morale universelle et une, et, par suite, l'agrandissement continu du champ moral, qui, d'abord réduit aux limites de la horde, de la famille ou de la tribu, hors desquelles il n'y avait ni droits ni devoirs reconnus, ni salut ni pitié à attendre, finira par embrasser l'humanité tout entière et même l'animalité domestique. C'est là le bénéfice moral le plus net dont nous soyons redevables à la civilisation, c'est-à-dire à la culture intensive et extensive à la fois de l'imitation. Car tous les nivellements analogues que la mode et la coutume, en alternant, opèrent à d'autres points de vue, tous les agrandissements du champ religieux ou scientifique, du champ politique, du champ économique, du champ esthétique, auxquels elles travaillent sans cesse, concourent à cette œuvre de la grande pacification future, dont nous pouvons déjà entrevoir l'aurore. Par là, nous sommes en possession d'une pierre de touche infaillible, applicable à tous les temps et à tous les lieux, pour juger de la valeur morale des hommes. On peut poser ce principe: toute conduite qui, dans une époque et un pays donnés, tend, par son exemple, à étendre un peu, si peu que ce soit, la *frontière morale* reconnue jusque-là, est digne d'éloges; toute conduite qui tend à faire rétrograder et resserrer cette limite est digne de blâme. En vertu de ce principe, on ne saurait reprocher au citoyen antique l'étroitesse de sa notion du devoir, limitée aux remparts de sa cité. Car le domaine de cette notion et de ce sentiment n'avait jamais été, auparavant, plus large. Au contraire, chez ses ancêtres, il était plus étroit encore,

borné à sa tribu. Mais on est en droit de s'indigner contre le politicien ou même l'homme d'État moderne qui, ayant vécu à une époque de large horizon moral, étendu à l'Europe entière ou à presque toute l'humanité, trace autour de sa petite coterie ou de son petit pays un cercle de Popilius, dans l'enceinte étriquée duquel il ramènerait peu à peu, si nous l'imitions, l'idée et le sentiment mutilés de la justice. — Épaminondas ne se préoccupait que du petit monde hellénique, et eût massacré sans scrupule ou réduit en esclavage tout l'univers barbare, si l'intérêt grec l'eût voulu. Mais il fallait autant de hauteur d'âme à un Grec du temps d'Épaminondas pour travailler sciemment et résolument, comme ce grand homme, dans le sens de la culture hellénique prise dans son ensemble, et non pas seulement dans un intérêt béotien ou athénien, ou spartiate, qu'il en faut à un homme d'État de nos jours pour adopter une politique vraiment européenne et non pas exclusivement nationale. A ce compte, aucun des grands ministres de ce siècle n'est comparable au général thébain.

On le voit, en dépit de ses exagérations morbides, grâce à elles parfois, l'imitation, à son insu, s'oriente vers un grand but lointain; elle tend au port vaste et souhaitable où tous les vaisseaux réunis de l'humanité ne formeront plus qu'une même flotte pacifique. Bien mieux, l'opération même du nivellement, à force de se prolonger, aboutira sans doute à renforcer en chacun de nous les traits de son originalité distinctive. On ne s'affranchit, en effet, de l'imitation que par la multiplicité même des imitations, c'est-à-dire par la culture de l'esprit, qui consiste en une accumulation de connaissances enseignées. On imite de moins en moins par moutonnerie, de plus en plus par réflexion, à mesure qu'on se civilise. Mais ce changement lui-même est dû au développement de l'imitation. L'imitation élective, réfléchie, suppose qu'on a le choix entre des modèles différents, ce qui implique une foule d'inventions et de découvertes conservées et rassemblées, moyennant une suite et une superposition de traditions.

On peut se demander lequel des deux excès opposés, de la mode et de la coutume, dont nous avons rapidement — et trop superficiellement — indiqué les principales variétés pathologiques, doit finalement prévaloir. Nous croyons que c'est le dernier. La mode sévit dans un temps donné et sous un aspect social donné — rarement sous tous les aspects sociaux à la fois — parce que ce temps, sous ce rapport, a montré une fécondité remarquable d'invention. Or, à mesure que les inventions et les imitations, qui en sont le rayonnement social, se multiplient, il devient de plus en plus facile, il est vrai, jusqu'à un certain point, mais de plus en plus inutile à la longue, d'inventer de nouveau. La facilité d'inventer croît à raison des croisements nom-

breux d'idées flottantes dans l'air, d'où la chance plus grande d'interférences heureuses. L'utilité d'inventer décroît, en revanche; car à quoi bon se mettre en frais de génie quand on a sous la main tant de modèles excellents? — De là deux penchants contraires, qui luttent dans le sein des civilisations avancées: un penchant à profiter de la facilité croissante des inventions pour innover sans fin, et même sans motif suffisant, et un penchant contraire à profiter du trésor d'idées géniales léguées par le passé pour se reposer en une activité délicieusement machinale. Entre les deux, la victoire est fort disputée. De nos jours, en Europe, le premier l'emporte; mais est-il probable qu'il triomphe toujours? Non, l'expérience de l'histoire, qui nous montre tant d'empires, tant de civilisations différentes, parvenus successivement, plus tôt ou plus tard, à l'équilibre mobile — Égypte, Chine, Empire byzantin, etc. — ne nous permet pas de le croire. Déjà, dans nos beaux-arts mêmes et dans certaines branches de notre littérature, ne voyons-nous pas se révéler, sous des dehors d'imagination postiche, une véritable paresse d'esprit, habile à copier sans en avoir l'air et à démarquer le linge brodé d'autrui? — La société, en son évolution, part de la stérilité imaginative et y retourne, mais sous des formes bien dissemblables. Chez les peuples qui se reposent dans leur civilisation consommée — la nôtre ne l'est pas encore, celle de Rome l'était déjà dès le second siècle de l'empire — on n'invente plus rien; l'empire romain, après les Antonins, a vécu trois siècles, avec assez de prospérité parfois, ou du moins en continuant à assimiler ses peuples, et même les peuples voisins, sans d'ailleurs rien découvrir dans les sciences, dans les arts, dans le droit même. Mais les habitudes de travail, loin de se perdre, s'étendaient, en se déformant, il est vrai, peu à peu, et ne laissaient pas d'entretenir une prospérité grandissante en apparence, assez semblable à l'engraissement d'un eunuque. Tout autre est l'inertie intellectuelle des peuples barbares, tels que l'étaient les Germains avant leur contact fécond avec Rome. Ici, par paresse, on guerroye pour éviter le travail; là, pour s'épargner la peine d'inventer, on travaille, on imite; et, pour s'épargner la peine de vouloir, on obéit...

Entre autres griefs, Sumner-Maine reproche au suffrage universel (il aurait pu encore mieux reprocher au jury) d'être essentiellement hostile au progrès et voué à un conservatisme absurde. Suivant lui, si le suffrage universel eût fonctionné depuis deux siècles sur toute la surface du monde civilisé, « il aurait certainement chassé la mull-jenny et le métier mécanique, interdit la machine à battre, etc. ». C'est bien possible. Mais il se pourrait que cette maladie constitutionnelle des institutions démocratiques devint leur meilleure raison d'être dans l'avenir. Quand il sera temps que le flot des innovations superflues s'ar-

rête et se solidifie immuablement, elles se chargeront de cette opération cristallisante. Mais, par bonheur, nous sommes encore loin de cette paix sénile.

G. TARDE.

ZOOLOGIE

Mammifères fossiles de la République Argentine, d'après M. Florentino Ameghino.

Le magnifique ouvrage (1) que M. Florentino Ameghino vient de consacrer à la faune mammalogique tertiaire de l'Amérique du Sud, et qui peut rivaliser avec les grandes publications du *Geological Survey* des États-Unis, est un signe éclatant de l'activité intellectuelle qui règne dans cette République Argentine à laquelle tant de liens de sympathie nous rattachent. L'Exposition de 1889 est encore trop près de nous pour qu'on ait oublié la part que le gouvernement argentin a pris à cette grande manifestation décennale des sciences, des arts et de l'industrie. Si l'ouvrage de M. Ameghino n'a pu figurer à la place qui lui était réservée dans les galeries du pavillon argentin, c'est par suite de circonstances tout à fait indépendantes de la volonté de l'auteur. De tels travaux, d'ailleurs, ne s'achèvent pas en quelques jours et les hasards d'une traversée lointaine peuvent retarder, mais non amoindrir le retentissement qu'ils sont appelés à avoir dans le monde savant.

L'auteur, en effet, ne s'est pas contenté de résumer tout ce qui a été fait avant lui sur la faune tertiaire de la République Argentine en y ajoutant le résultat de ses recherches personnelles. Son livre est, en même temps, un résumé très complet de la géologie de cette importante époque. En outre, il compare avec soin, sous forme de tableaux synoptiques, cette faune avec les faunes contemporaines des autres régions du globe et en tire des déductions au point de vue de l'origine et des migrations des différents types mammalogiques qu'il classe dans un ordre phylogénétique nouveau, suivant une méthode qui lui est propre. Enfin, la question de l'homme fossile américain est traitée *in extenso*, en grande partie d'après des documents inédits.

Nous nous contenterons, ici, de donner une esquisse rapide de la succession des faunes mammalogiques tertiaires qui ont occupé successivement le territoire argentin et qui y ont laissé leurs débris, en cherchant à mettre en évidence les migrations que cette étude nous révèle et les rap-

(1) *Contribucion al Conocimiento de los Mamíferos Fósiles de la Republica Argentina, obra escrita bajo los auspicios de la Academia Nacional de Ciencias de la Republica Argentina para ser presentada a la Exposicion Universal de Paris de 1889, par Florentino Ameghino.* — Un vol. in-4° de 1030 pages à 2 colonnes, avec un vol. atlas de 98 planches en phototypie, représentant plus de 2000 pièces ostéologiques; Buenos-Ayres, 1889.

ports plus ou moins éloignés que ces migrations permettent d'établir entre la faune de l'Amérique australe et celles des autres régions du globe.

I.

Nous sommes loin du temps où l'on admettait, sur la foi de d'Orbigny, que toutes les formations tertiaires de la République Argentine antérieures au Pliocène étaient exclusivement marines : nous avons déjà eu l'occasion, à cette même place, de nous expliquer à ce sujet (1). Les couches que, d'après leur physionomie un peu trompeuse, d'Orbigny avait pris pour des formations marines, sont, en réalité, des formations continentales et d'eau douce, qui présentent ici une étendue considérable, mais ne renferment que des fossiles terrestres ou lacustres. Depuis le commencement du tertiaire, et malgré des incursions et des retraits successifs qui n'intéressent que la zone littorale, la mer n'a plus recouvert complètement l'Amérique du Sud, et des faunes plus riches que la faune actuelle ont pu s'y développer librement. Tous les étages de la période tertiaire sont représentés ici comme dans l'Amérique du Nord et sur l'ancien continent, ainsi qu'on en pourra juger d'après le tableau ci-après, dressé par M. Ameghino, et qui diffère peu dans ses points principaux de celui qu'a publié le géologue Dœring.

Comme le montre ce tableau, la limite entre le crétacé et le tertiaire, si nette en Europe, l'est beaucoup moins dans l'Amérique du Sud. Le même fait se remarque dans l'Amérique du Nord, où les couches de *Laramie* renferment des dépôts lacustres à faune d'un caractère mixte, remarquables par la présence de Dinosauriens mêlés à d'autres reptiles et à des poissons d'un type plus moderne, avec quelques rares mammifères (*Meniscoessus conquistus*), à faciès jurassique. Les Dinosauriens semblent avoir vécu, sur le continent américain, beaucoup plus tard qu'en Europe, car on n'en trouve plus dans la faune cernaysienne des environs de Reims, étudiée par M. Lemoine, bien que par ses mammifères du groupe des *Plagiaulacida*, cette formation se place à la base du tertiaire et se rapproche plus qu'aucune autre des couches de *Laramie* et du *Guaranien* de l'Amérique méridionale.

D'après M. Ameghino, la formation *guaranienne* de d'Orbigny renferme des couches de trois âges différents. Les plus inférieures sont marines et crétacées (*Guaranien inférieur et moyen*), les couches supérieures sont terrestres ou sub-aériennes (*Guaranien supérieur ou Pehuenche*) et représentent, dans cette région, l'assise la plus inférieure du tertiaire, correspondant au *Paléocène* des États-Unis.

L'étage *pehuenche* de Dœring est surtout bien représenté en Patagonie, le long du cours supérieur du rio Negro et dans le triangle formé par les rios Limay et Neuquen, région

(1) *La Faune éocène de la Patagonie australe et le grand continent antarctique.* (Revue scientifique, 10 novembre 1883, 3^e série, t. XXII, p. 388.)